

KNUT HAMSUN

LE CHŒUR SAUVAGE
VILDT KOR

Poèmes, édition de 1927

Edition bilingue

•

Préface
Régis Boyer

•

Traduction du norvégien
Eva Sauvegrain
Pierre Grouix

Rafael de Surtis
Éditinter
Hamsun-Selskapet

EN GUISE DE PRÉFACE

Pour tous les connaisseurs, le Norvégien Knut Hamsun (1859-1952) est l'un des grands romanciers du XX^e siècle. Il faut une science déjà bien avertie pour savoir que ce fut aussi un dramaturge intéressant. Mais qui a jamais entendu dire que c'était également un poète estimable? Assurément, ses poèmes ne valent pas ses œuvres en prose, celle-ci, au demeurant, se situant bien souvent beaucoup plus près de l'énoncé poétique que de la narration sèche. Mais il vaut la peine de les lire, ne serait-ce que pour vérifier à quel point une attente, un désir de communion ont, sans jamais désespérer, aimanté cette inspiration. Relisons les titres de ses romans: nous y trouvons un vagabond (*Un vagabond joue en sourdine, Vagabonds*), du mystère (*Mystères*), de la rêverie (*Rêveurs*): tous thèmes qui ne s'inscrivent pas exactement dans une ligne naturaliste ou réaliste!

Les textes que l'on va lire attestent de la profondeur de quelques grandes sources d'inspiration hamsunienne, c'est leur intérêt principal. On y lira, par exemple, la constance du thème amoureux, parfois romantique, et alors, ardent et hyperbolique, mais le plus souvent, chez ce fidèle enfant du grand Nord, exactement naturel, participant d'un érotisme sain, accordé aux grandes pulsions du sol et des saisons, tel qu'un jour il entendra le donner en exemple, dans *Les Fruits de la terre*. Ou bien, car c'est probablement dire la même chose, nous y trouvons, selon la formule musi-

cale « thème et variations », cet hymne à la nature, à la grande nature sauvage du Nordland, qui jamais ne se démentira. La fleur, l'oiseau, l'étoile, la neige : tout un panthéisme s'exprime derrière des personnifications transparentes. Prenons garde au fait que le plus significatif de ses romans, peut-être, s'intitule *Pan* : il y a bien, dans cette poésie, un souffle panique qui littéralement anime le décor ou dicte ces symbioses spontanées en sorte que l'on ne sait plus qui chante, de l'homme ou de la forêt. À quoi contribue une ambiance exactement rurale – le motif fera long feu, qui finira par dicter de sanglantes diatribes contre la ville et sa prétendue civilisation – que recrée avec un rare bonheur l'évocation de ces temps primitifs présents sans cesse à l'arrière-plan de la pensée :

*Je reconnais le parfum
d'antan, je frémis
parmi un souvenir
ancien.*

En s'il ne brode pas directement sur ces thèmes, il ironise volontiers sur le compte de la prétendue science qui voudrait expliquer le « foyer modèle » du noisetier et du bouleau ou qui condamne les prétentions économiques de notre temps. On a parlé de thème et variations : il y a, chez Hamsun, un sens étonnant de la musique universelle, de ces harmonies secrètes que, seule, une sensibilité exacerbée est susceptible d'entendre : il est attentif au chant des « chœurs d'étoiles » qu'il discerne sous les scintillements du givre dans la forêt dans un bel exemple, d'ailleurs, de syncrétisme sensoriel. Bref, il est à l'écoute de tout ce qui ne se peut dire platement et rationnellement, il ne s'est jamais désaccordé de cette « vie inconsciente de l'âme », comme il s'exprimait, tout jeune, qui est, pour lui, l'essentiel de la présence et de la valeur humaines. Et voilà

certainement aussi pourquoi il aura condamné avec une telle violence, une telle hargne – registres rares chez un homme qui préfère les aveux feutrés ou les allusions lointaines – notre modernisme. Il faut lire cette *Lettre au ciel pour Byron*, non traduite ici, avec ses puérités et son romantisme flamboyant : elle exprime, mieux que ses grands textes « primitifs » ou ses articles de polémique, une nostalgie, une soif de retour aux origines qu'il est conscient de ne pas parvenir à formuler par des mots, mais dont il sait, dont il sent que la musique, elle, en est capable.

À moins que ce soit la jeunesse, ou le printemps, toutes ces saisons neuves et fraîches qu'il aura chantées si souvent d'un bout à l'autre de son œuvre et qu'il n'est pas étonnant de retrouver en poésie. Ici, nous serions plutôt du côté de *Victoria*, mais voyez comme est significatif d'une compréhension en profondeur le fait que les Norvégiens qui ont organisé des journées Hamsun en 1995 aient comme spontanément retenu le titre : « Que le printemps joue (verbe *spille*, qui s'applique aussi bien à l'exécution musicale) sur la terre ».

Nature, jeunesse, romantisme : allons-nous nous étonner maintenant du caractère si volontiers, si spontanément féérique, légendaire, voire exotique ou fabuleux de cette inspiration. Comme tant de ses compatriotes, Hamsun aura logé quelque part au secret de son âme un rêve oriental ; par exemple, et comme tous ses frères d'âme, la Bible l'aura fasciné toute sa vie : ce n'est pas un hasard si le *Cantique des Cantiques* lui inspire l'un de ses poèmes les plus émouvants.

En fait, une dominante relie ce motifs et elle est profondément scandinave : c'est un amour, une passion irréductibles de la vie. Magnifiée, transfigurée, idéalisée, nous venons d'en suggérer quelques approches. Et, *a contrario*, une détestation de la mort qui, en un sens, est tout aussi absurde que notre civilisation puisqu'elle ne vise, elle aussi, qu'à détruire les merveilles

du réel. Ces poèmes disent et redisent un rêve d'éternité d'autant plus émouvant qu'il est consciemment vain, ils énoncent un pessimisme de caractère philosophique, qui ne fera que s'accroître avec les années, devant l'inexorable cruauté du temps justement, qui finit toujours par tuer toutes les amours et ruiner les plus beaux rêves. Le temps, la mort : on dit souvent que ces inspirations du Nord sont noires. Certes, on ne contredira pas, mais c'est probablement parce qu'elles sont plus intimement accordées aux grandes pulsions naturelles et qu'elles savent, qu'elles sentent mieux que nous l'inexorable déchéance. « Dans cent ans, tous nos noms seront oubliés » ; sans doute ! Hamsun a toujours possédé un instinct douloureux de la relativité, de la fugacité universelles, sentiment qui peut justifier et ce *carpe diem* qui s'exprime parfois dans les poèmes, et ce personnage du vagabond qui ne trouve pas utile de perdre sa vie à gagner de l'argent en devenant un homme respectable puisque tout passe, tout casse !

Mais à quoi bon s'ingénier à suggérer des voies d'approche vers une poésie qui recoupe si bien l'essentiel de l'inspiration romanesque ? Peut-être que le lecteur préférera délaissier de telles « explications » pour l'amour des images, des grandes images hamsuniennes auxquelles finit toujours par se ramener notre attention. Car elles parviennent, comme la musique, à communiquer directement et le vouloir-dire de cet auteur et l'attente de notre cœur aux écoutes...

Régis Boyer

• Ce texte a introduit des poèmes du *Chœur sauvage* publiés par Régis Boyer dans *Poésie* 95, n° 56. Reproduit avec l'autorisation de Pierre Dubrunquez, de la Maison de la poésie à Paris.

Til dig, M ***

Jeg klage mot Maanen? Jeg sende dig Bud?
Jeg hærder mit haarde Sind.
Men kom du paa Veien og hilste med Haanden
og kom du dernede – du vet det, min Gud –
saa bad jeg dig ydmygt ind.

Nu gaar jeg og tuller hver ensom Kveld
og lytter ved hver en Grind.
En Støvsy paa Bakken, et Ptro, en Kjører?
Nei Suset det tomme fra alle Fjeld
det fylder mit haarde Sind.

Far vel der du vanker! det er min Bøn.
Jeg tørker med Makt mit Kind.
Jeg tørker og væter det atter om Natten
og tænker imot dig et døvtstumt Støn.
For slik er mit haarde Sind.

À toi, L***

Moi, me plaindre à la Lune ? Moi, t'envoyer un message ?
Je durcis mon esprit dur.

Mais si tu venais sur le chemin, me saluais de la main,
si tu venais ici bas – tu le sais bien,
mon Dieu – je te prierais humblement d'entrer.

Chaque soir à présent, solitaire, j'avance, plaisante,
tends l'oreille à chaque portail. Un nuage
de poussière par terre, un hue-dia, un cocher ?
Non, le murmure muet de tous les monts
qui emplissent mon esprit dur.

Où que tu ailles, voyage en paix ! C'est ma prière.
J'essuie fermement ma joue. Je l'essuie, l'humecte
à nouveau la nuit, et mes pensées
t'envoient un soupir sourd, muet.
Car mon esprit durci est ainsi.

Hvad vet vi

Hvad vet vi, o Børn, om Vei og Sti?
Værer ydmyge, Børn!
Jeg hørte imot mig inat en Sang,
det var som en Syvstjernes Sang paa sin Gang,
– idag er den draget forbi.

Al Jorden er fuld av Nattens Sne,
hvor er Veiene, Børn?
Vi leter os frem efter bedste Skjøn,
en lykkes ved Eder, en feiler ved Bøn
– saa underlig kan det ske.

Her staar i vor Gaard en Syrinehæk
og nu blomstrer den, Børn.
Tre unge Busker av Solvarmen rørt,
tre Piker i Sneen forløkket, forført,
– de ældre staar stive av Skræk.

Se, Synderne danset al Dyd forbi
– slike Galninger, Børn! –
og sørger ei over den Ungdom kaat,
hver Knopp staar som Dugg i en jublende Graat
mot livet, Guds Sol og det Fri.

Hvad vet vi vel, Børn, om Sti og Vei?
Værer ydmyge, Børn!
Det tar til at synge igjen en Sang,
jeg stirrer tilveirs mot dens spørlose Gang
og finder den ikke – o nei.

Que savons-nous ?

Que savons-nous, mes enfants, du chemin et de la sente ?

Soyez humbles, mes enfants !

Cette nuit, j'ai entendu un chant venir vers moi,
on aurait dit une chanson de la Pléiade en chemin
– aujourd'hui elle est passée.

Le monde est empli de neige nocturne.

Où sont les chemins, mes enfants ?

Nous cherchons notre route de notre mieux,
l'un y arrive par des serments, l'autre échoue
par des prières – tant tout peut être si étrange.

À présent, une haie de lilas est dans notre jardin.

La voici qui fleurit, mes enfants. Trois jeunes
arbrisseaux touchés par le soleil chaud, trois jeunes
filles dans la neige, attirées là, séduites,
– leurs aînées sont mortes de peur.

Voyez, les pécheurs ont dansé non loin de la vertu,
– quels fous, mes enfants ! –

Ils ne regrettent pas leur jeunesse fougueuse.

Chaque bourgeon semble de la rosée dans les pleurs
de joie adressés à la vie, au soleil divin, à la liberté.

Que savons-nous donc, mes enfants, du chemin, de la sente ?

Soyez humbles, mes enfants !

Voici qu'un chant recommence,
je lève les yeux vers sa route sans traces
et ne le trouve pas – ô non.

Sommernat

Det kveldes over Gaarden. Klokken slaar,
den sagte Skarren gjennem Stuen gaar.
Nu leker Sommerfugler over Enger.

En Klinke løftes op til Haven tyst –
hun hopper som en Flamme til hans Bryst.
Han er en Svend som møter Ild og fænger.

Og Græsset reder for de unge to.
Og atter gaar de bort paa lette Sko
at komme like frelst i sine Senger.

Saa leker Sommerfugler over Jord.
Et Lyddulm syder ut fra Syd og Nord,
et Himmelsus saa evig langt og længer.

Nuit d'été

Le soir tombe sur la ferme, l'horloge sonne.
Lentement, le bruit résonne dans la chaumière.
À présent, des papillons jouent dans les champs.

Un loquet se lève vers le silence du jardin –
La jeune femme saute comme une flamme dans les bras
de ce jeune homme à la rencontre du feu, qui s'embrase.

Et l'herbe prépare un emplacement
aux deux jeunes qui, d'un pas léger, partent
heureux rejoindre leurs lits.

Ainsi les papillons jouent-ils sur la terre.
Un son sourd vient du sud, du nord,
un murmure céleste vers l'éternel et au-delà.

Violoncel

Den Ring jeg har paa min Finger
jeg fik en glædelig Stund,
hun løste en Streng av Flasken
og snodde mig Ringen rund.
Hun bydde Godnat til alle
og rakte mig Skatten frem,
jeg kjendte en Glød av Glæde
og jodlet paa Veien hjem.

Jeg ligger om Natten og tænker
paa hele det blinde Spil:
vi sat saa mange rundt Bordet,
men mig gav hun Ringen til.
Hun rakte mig sorgløst Gaven,
et Lune paa maa og faa.
Saa skiltes vi ad for Livet;
hun tænkte ei mere derpaa.

Men ofte naar bedst jeg mener
den hele Historie død,
det ulmer mig gjennem Brystet
en dunkel og farlig Glød.
Og Ringen er blit forliten
og snører min Finger itu –
jeg skatter den mere derfor,
jeg mindes hende endnu.

Violoncelle

L'anneau que mon doigt porte,
je l'ai reçu à un moment de joie.
Elle détacha la capsule de la bouteille,
en fit un anneau rond pour moi.
Elle salua toute l'assemblée
avant de me tendre le trésor.
J'ai senti une étincelle de joie,
chanté sur le chemin du retour.

La nuit, couché, j'ai réfléchi
à tout ce jeu aveugle : nous étions
plus d'un autour de la table mais
c'est à moi qu'elle a offert l'anneau.
Insouciante, elle m'a tendu le présent
au hasard de mes humeurs. Ainsi nous
sommes-nous séparés pour la vie,
elle n'y pensa plus.

Et souvent quand je suis persuadé
que toute cette histoire est morte,
le cœur me rougeoit d'un éclat
sombre, périlleux. Et l'anneau,
devenu trop petit, serre
mon doigt à le détruire –
Je l'en apprécie davantage,
je me souviens sans cesse d'elle.

Enerbusken

Opi de bratte Fjelde
der Enerbusken er
kan ingen andre følge
av alle Skogens Trær.
Vel halvveis op i Høiden
staar Furuen og fryser,
litt længer op – og Bjørken
av bare Snue nyser.
Men jo saa kravler videre
en kjæk liten Rusk
og staar tilslut deroppe
paa kanske snaut en Alen.
Det er som kjører han et Tog
av Skog ned i Dalen.
og Rusken er en Enerbusk
og nu er han Kusk.

I Dalen er det Kornmod
og Løv og Sanktehans,
og der er Sang og Barnelek
og stundom er det Dans.
Her oppe hos en Enerbusk
her er det bare Urer, –
naa stundom er her Trolle og
som gaar omkring og lurur.
Men Vinden tar en Enerbusk
og rusker i hans Dusk
og hele Verden ligger da
saa blaasende og naken.
Men al den friske Luft her er!
Det findes ikke Maken.
Og ingen ser saa vidt omkring
som slik en Enerbusk.

Le genévrier

En haut des montagnes raides,
où aucun autre arbre de la forêt
ne peut survivre, là vit le genévrier.
À mi-chemin des hauteurs,
le pin est frileux.
Un peu plus haut
se trouve le bouleau
qui éternue d'un pur rhume.
Mais un petit buisson hardi
d'à peine un demi mètre
continue à grimper,
se retrouve tout en haut.
On dirait qu'il conduit un train
d'arbres vers la vallée.
Et le petit buisson est un genévrier,
à présent c'est un cocher.

Dans la vallée, des éclairs de chaleurs,
des feuilles, la Saint-Jean,
des chants, des jeux d'enfants,
parfois des danses.
Ici, en haut, chez le genévrier,
rien que des roches –
parfois aussi la déambulation
de trolls à l'affût. Mais le vent
s'empare d'un genévrier,
décoiffe sa touffe
et le monde entier se trouve là,
à souffler, nu.
Et que d'air frais on trouve ici !
À nul autre pareil.
Et personne ne voit aussi loin
qu'un tel genévrier.

Det bæver over Fjeldet
et lite Sommernu,
og straks igjen det evige
Vinterhuttetu !

I dette staar en Enerbusk
med eviggrønne Naaler
og vi maa undres over alt
den vesle Rusken taaler.
Han blir tilslut saa haard og stiv
som bare Ben og Brusk,
han staar med Bær naar andre Trær
er ribbet helt til Skindet,
og alle Bær er pyntet med
et Kors i ene Kindet.
Sesaa, nu vet vi dette og,
slik er en Enerbusk.

Men nu og da saa staar han vel
og nynner som saa :
Aanei saa her er vakkert
og som Himlen er blaa !
Og nu og da saa roper han
til andre Enerbusker
at pyt i alle Trollene
som gaar omkring og lusker !
Saa kommer Vinterkvelden
over Fjeld og Enerkrat
og Tusen Lys og Stjerner
er tændt paa Himlens Slette.
Nei saa blir Enerbuskene
saa søvnige og trøtte
og bedst det er saa dupper de.
Og nu Godnat, Godnat !

Un petit instant d'été
tressaille sur la montagne,
suivi tout après de l'éternelle
froidure de l'hiver !
Un genévrier s'y tient,
ses aiguilles toujours vertes,
et nous devons nous émerveiller de tout
ce que supporte ce petit bonhomme.
Pour finir, il devient raide, dur,
comme seuls le sont l'os, le cartilage.
Il porte des fruits quand d'autres arbres
sont nus jusqu'à la peau et toutes les baies
décorées d'une petite croix
sur l'une de leurs joues.
Eh bien à présent nous savons
aussi cela : le genévrier est ainsi.

Mais de temps à autre,
il chantonne comme suit :
que de beauté ici,
que le ciel est bleu !
Et, de temps à autre,
il appelle les autres
genévriers : tans pis pour tous
les trolls qui déambulent à l'affût !
Puis vient le soir d'hiver sur les monts,
dans les broussailles de genévriers.
Et mille lumières, mille étoiles
s'allument sur l'étendue du ciel.
Non, les genévriers deviennent
si ensommeillés, si fatigués
que tout à coup ils plongent leur tête.
À présent, bonne nuit, bonne nuit !

Halling

Jeg gav mig til Kirke
i Skjorteærmer,
jeg var saa i Nød for
en Helgekjol.
Og Skoene gjorde jeg
ingen Skade,
jeg bar dem i Haanden
i Gudsens Sol.

Det ropte i Myrene: Ture – Ture!
Jeg svarte i Fæle, det var som jeg gol.

Jeg tapte mig Veien
paa Myren vide.
Det møtte meg Kuer
med Krone paa,
det møtte mig Elver
med røde Fisker
og Herrer i Kaape
og Guld paa Taa.

Fra Myren ropte det: Ture – Ture!
Der stod en Konge, den største jeg saa.

Hans Øine saa var de
som sorte Fugler,
vi naadde ham ingen
til Brystet bredt;
i begge hans Ører
stod Laas og Ringer,
at Menneskens Bønner
ble faafengt bedt.

Han ropte i Vældighet: Ture – Ture!
Da faldt jeg paa jorden saa ilde stedt.

Halling

À défaut d'une tenue
du dimanche,
je me rendis à l'église
en bras de chemise.
Et mes chaussures,
je ne les usais pas.
Je les portais à la main.
sous le soleil de Dieu.

On crie dans les marais : Ture – Ture !
J'ai répondu horrifié, on aurait dit que je chantais.

J'ai perdu mon chemin
sur le vaste marais.
Je croisais des vaches
couronnées, croisais
des rivières
aux rouges poissons,
des seigneurs en habits,
de l'or aux pieds.

On crie dans les marais : Ture – Ture !
Apparut un roi, le plus grand que j'aie vu.

Ses yeux étaient tels
des oiseaux noirs.
Pas un de nous n'arrivait
à la hauteur de sa large poitrine.
À ses deux oreilles,
des boucles, des anneaux
que les hommes
implorèrent en vain.

Dans son immensité, il cria : Ture – Ture !
Je tombais à terre, mal en point.

« Saaskjønt jeg kan danse
den Konge munter
saa traller mit Hjerte
saa god en Laat. »
Jeg danset for Kongen
min høie Halling,
og Væten den sprat mig
fra Myren vaat.

Da ropte han leende: Ture – Ture!
og alle de Herrer fik Lattergraat.

Han løste sig Ringer
og Laas fra Øre.
« Saa giv mig, o Konge,
en Helgekjol! »
Og Kongen han pekte,
og Hundred Herrer
gik hastig at gjøre
hvad han befol.

Han nikket og kaldte mig: Ture – Ture!
Jeg takket i Taarer, det var som jeg gol.

Her ser I den Manden
som muntret Kongen,
og Kjolen den har jeg
i god Behold.
Jeg springer ei mere,
jeg traller Slaatten,
for Helsen min store
tok Myren kold.

Jeg mindes og kalder mig: Ture – Ture!
Jeg danset saa muntert i Kongens Sold.

« Puisque si je danse
je peux rendre le roi joyeux,
alors mon cœur chante
une si belle mélodie. »
Je dansais pour le roi
ma haute danse du pays,
et l'humidité sauta
du marais humide.

Alors il cria en riant : Ture – Ture !
et tous les seigneurs rirent à chaudes larmes.

Il défit ses anneaux,
les boucles de ses oreilles
« Alors, offre-moi, ô mon Roi,
un habit du dimanche ! »
Puis le roi tendit le doigt,
et cent seigneurs
eurent tôt exécuté
ce qu'il avait ordonné.

Il hocha la tête, m'appela : Ture – Ture !
Je le remerciais en larmes, on aurait dit que je chantais.

Vous avez devant vous
l'homme qui distrait le roi.
Et l'habit, je le garde
précieusement.
Je ne cours plus,
je chantonne des airs du pays,
car ma grande santé,
le marais froid l'a prise.

Je me souviens, j'appelle : Ture – Ture !
J'ai dansé si gaiement à la solde du roi.